

La route

Le vieil Hassan, son grand-père, aimait à lui raconter que, lorsqu'il avait son âge, juste avant que le monde, pour se faire pardonner l'impardonnable et se donner bonne conscience, ait décidé de donner leur terre à un autre peuple, elles étaient nombreuses. Du cœur du village, elles s'élançaient aux quatre points cardinaux. Elles n'étaient pas en très bon état, le plus souvent juste recouvertes d'un manteau de terre et de cailloux, mais elles étaient audacieuses, elles enjambaient les oueds asséchés, se faufilaient entre les falaises de craie et escaladaient les collines couvertes d'oliviers. Elles étaient empruntées par des carrioles lourdement chargées que poursuivaient de gros nuages de poussière blanche et que tiraient de petits ânes gris aux côtes saillantes. Elles n'étaient pas toujours sûres, mais elles conduisaient les enfants à l'école, mettaient l'acheteur en relation avec le vendeur, l'amoureux avec sa belle et le croyant avec son lieu de culte. Car cette terre qu'elles sillonnaient était divine, habitée à la fois par les hommes et leurs rêves, par les grandes religions du monde et leurs schismes. Il y a bien longtemps, elle avait vu naître un dieu unique, qui allait devenir celui de plus de la moitié des hommes de la planète, mais malheureusement, tous n'avaient pas entendu les mêmes paroles. Chacun n'avait retenu du message de paix et d'amour que ce qui lui convenait le mieux, ce qui lui semblait le moins contraignant, le plus adapté à ses traditions. Alors, de lectures en interprétations, d'études en exégèses, ils s'étaient éloignés les uns des autres et sur ce minuscule lopin de terre aride, étaient devenus juifs, catholiques, maronites, sunnites, chiites, druzes, alaouites, mais, tous marchaient les uns vers les autres sur ces routes balayées par le souffle brûlant du vent du désert.

Et puis un jour, très loin, sur un autre continent, dans une grande cité dont les tours menacent le ciel, les puissants du monde avaient coupé le pays en deux, privant les routes de leur territoire à sillonner. Maintenant, elles n'irriguaient plus que la Samarie, la Cisjordanie et la Judée. Elles n'avaient plus le droit de conduire en Galilée, à Jaffa ou dans le Néguev, à Sodome ou à Haïfa. Des murs s'étaient élevés, des barrages avaient poussé et des chevaux de frises galopèrent entre les oliviers. Alors beaucoup d'hommes et de femmes prirent la route de l'exil. Celle du nord qui les menait au pays du cèdre, celle de l'est qui les conduisait chez le petit roi Hachémite. D'autres encore, et ce furent les plus nombreux, choisirent celle qui ne mène nulle part, celle du nihilisme et de la violence.

C'était depuis cette époque, lui racontait son grand-père, que la route avait perdu son identité. Avant, chacune d'elles avait un nom emprunté aux points cardinaux ou aux destinations auxquelles elles conduisaient. Il y avait la route du Nord, celle de la montagne, celle de Naplouse. Puis, une à une, elles avaient toutes été fermées par les nouveaux maîtres. Les unes, parce qu'elles menaient à des postes infranchissables de la nouvelle frontière, les autres, parce qu'elles s'étaient arrêtées au bord d'un ravin, devant les ruines d'un pont détruit ou bien encore avaient eu la malchance de traverser une terre confisquée, une de ces nouvelles colonies qui narguaient le droit. Une seule avait résisté, mais ce faisant, elle avait perdu son nom. Puisqu'elle était seule, il n'y avait plus de confusion possible. Elle était devenue : La Route. Le dernier lien avec le reste du monde. Une voie qui permettait au village de survivre, aux hommes d'aller travailler, aux enfants d'apprendre, aux commerçants de vendre. Une route vitale, mais sous haute surveillance, une route qui ne donnait accès à la ville qu'après avoir franchi la nouvelle frontière. Une route exigeante, pointilleuse, qui ne conduisait le voyageur à destination que lorsqu'il avait montré patte blanche. Une route incroyablement fragile, exposée à la fois aux aléas du conflit local et aux caprices du monde. Qu'une tour s'effondre à des milliers de kilomètres, qu'une coalition décide de punir un dictateur ou qu'une bombe éclate dans la ville sainte et la frontière se refermait. Alors, l'accès à la ville voisine devenait impossible et la route ne conduisait plus nulle part. Privé d'accès, lentement, le village s'asphyxiait. Les fruits trop mûrs se desséchaient sur les arbres, le pain manquait, les malades mouraient faute de médicaments et les villageois sans travail se réunissaient sur la place pour écouter les hommes de Dieu prêcher la violence. Ils les écoutaient avec dévotion car sans ces hommes, ils n'étaient plus rien. Quand la guerre détruisait leurs maisons, c'est eux qui les aidaient à les reconstruire. Quand la route se fermait, c'est eux encore qui trouvaient un moyen pour leur faire parvenir de quoi survivre. Juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir mais pas plus, surtout pas plus, afin que l'épreuve infligée par l'occupant reste à la limite de l'insupportable, pour que la haine s'enracine au plus profond de leurs cœurs. Pour que cette vie ne leur soit pas trop lourde à sacrifier le jour où Dieu l'exigerait.

Au bout de la route, la frontière franchie, c'était un autre monde, un autre mode de vie, d'autres hommes qui obéissaient à une autre logique, à un autre Dieu. Le vieux Hassan prétendait qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, mais que chaque peuple avait choisi une route différente pour atteindre le ciel.

La route était presque déserte. Safia avait voyagé dans le camion qui amenait les hommes à l'oliveraie, puis elle avait continué à pied. Depuis combien de temps marchait-elle ? Une heure ? Peut-être plus. Bientôt elle atteindrait la ville avec ses boutiques et ses rues animées, mais avant, il fallait franchir la frontière. Le check point comme disait Dimitri. Quand c'était lui qui était en faction, elle n'avait jamais de problème pour passer. Les Israéliens n'étaient pas tous aussi

mauvais que le prêchait les hommes de Dieu. Il y en avait de plus conciliants que d'autres. Au village on craignait surtout ceux que l'on appelait les « Russes », les ashkénazes qui venaient de l'Europe de l'Est. Avec les sépharades, c'était différent. Il était très souvent possible de négocier car beaucoup étaient nés sur cette terre, parlaient l'arabe et connaissaient la valeur d'un litre d'eau ou d'un olivier centenaire. Les ashkénazes eux ne parlaient que l'hébreu et pas toujours très bien. C'était plus difficile de se faire comprendre. Pour y parvenir, il n'y avait que l'anglais. La langue des maîtres précédents, ils l'avaient apprise à son grand-père qui, à son tour, en avait enseigné les rudiments à sa petite fille. C'est grâce à lui qu'elle pouvait parler avec Dimitri. Et puis les « Russes » étaient arrogants. Les enfants de David n'ont pas d'affinité avec la modestie, mais à vivre sur cette terre, les sépharades avaient mesuré la faiblesse de l'homme. Les ashkénazes eux, en Europe fasciste, n'en avaient découvert que l'aspect le plus terrifiant. Leurs parents, leurs grands-parents étaient morts ou bien avaient vécu l'horreur indicible et pour eux, le seul fait d'être là les remplissait d'orgueil. Leur communauté avait survécu et ils n'étaient pas seulement les témoins du miracle, ils en étaient les continuateurs et rien d'autre n'importait, rien ne pourrait jamais les arrêter. Dimitri était l'un d'eux. Mais lui était si différent !

Elle marchait sous la chaleur palpitante de l'été. Son sac était lourd et la bretelle lui faisait un peu mal à l'épaule. Elle arriverait probablement un peu plus tard que prévu. Elle avait franchi la dernière colline et au loin se dessinait la silhouette tremblotante des premiers immeubles. Le check point n'était plus qu'à quelques kilomètres et déjà elle longeait le haut mur qui entourait la nouvelle implantation. La route coulait au pied du rempart de béton derrière lequel on pouvait apercevoir le toit des maisons en construction et les bras décharnés des grues. Colonie après colonie, les occupants, en toute illégalité, s'installaient au-delà de la frontière, sur un territoire qui n'était pas le leur. C'était la politique du fait accompli. Combien d'années faudrait-il pour les chasser, combien de sang faudrait-il verser ? Ces remparts tomberaient un jour car il n'est pas de murs qui résistent au vent de l'histoire. Mais à quel prix ?

Dimitri disait qu'elle avait tort de toujours imaginer le pire, qu'un jour la paix se ferait et que ces murs tomberaient d'eux-mêmes. Alors les fruits des vergers seraient accessibles à tous. Mais Dimitri n'était ici que depuis un an. Il n'avait pas encore mesuré combien ce conflit qui durait depuis plus d'un demi-siècle avait accumulé de rancœurs, de frustrations, de crimes qui réclamaient vengeance.

De derrière l'enceinte, lui parvenaient des rires d'enfants. Il devait y avoir une garderie ou peut-être même une école. Elle tenta de chasser une image insoutenable qui ne la quittait plus depuis qu'elle marchait sur cette route. Elle aurait tant voulu ne pas entendre ces rires. Devant elle, l'horizon se mit à danser et elle fut obligée de s'asseoir quelques instants sur le bas-côté. Quelques instants seulement car sur cette portion de route qui longeait la colonie, il était

interdit de s'arrêter. Il fallait marcher, marcher toujours. Bravant la loi, elle se reposa de longues minutes avant de retrouver assez de force pour repartir. Les rires des enfants avaient cessé, mais elle les entendait toujours, ils étaient là, ils résonnaient, renvoyés par un écho inlassable et mystérieux.

Elle connaissait bien cette route, elle l'avait empruntée souvent pour aller acheter les médicaments dont son grand-père avait besoin puisque au village il n'y avait ni docteur ni pharmacie. Quelques jours plus tôt, le vieux Hassan était mort, il n'avait plus besoin de médicaments et le village était en deuil. Safia se demandait si Allah lui avait ouvert les portes du paradis malgré ses nombreuses querelles avec les hommes de Dieu

- Tueurs d'enfants ! C'est avec cette injure que son grand-père les avait un jour chassés de sa maison. C'était après l'attentat contre le bus scolaire du kibboutz.

- Toi l'Anglais, on te tuera ! Avaient répondu les hommes avant de sortir sous les injures.

L'Anglais ! C'est comme cela qu'ils appelaient son grand-père. Parce que, dans sa jeunesse, du temps du protectorat britannique, il avait fait ses études à Londres. Qu'après il se soit battu pour l'indépendance, contre les Anglais, puis contre les Sionistes, avait été oublié par les hommes de Dieu. Ils n'avaient retenu que le danger que représentait ce vieillard qui n'avait jamais laissé la haine l'aveugler, qui disait que Dieu ne pardonnera pas tous les crimes fussent-ils commis en son nom.

- Toi on te tuera !

- Je serai mort avant. Mort de honte ! Leur avait-il répondu. Il avait tenu parole.

Safia aimait beaucoup le vieux Hassan. Cependant, c'est aux autres qu'elle obéissait. Elle était si seule. Périodiquement on annonçait que pour « faire un geste de bonne volonté » des prisonniers allaient être libérés. Alors, l'espoir revenait, on se persuadait que cette fois-ci serait la bonne, que son père allait revenir. Mais les jours passaient et les prisonniers n'étaient pas libérés parce que les conditions exigées n'étaient pas remplies ou d'autres étaient libérés mais pas son père. C'était ainsi depuis dix-huit ans, depuis qu'elle était née. Ce père, elle se l'imaginait mais elle ne l'avait jamais connu. Les soldats l'avaient emmené quelques jours avant sa naissance. Sa mère s'était retrouvée seule, seule avec elle et ses trois autres frères. Alors les hommes de Dieu les avaient pris en charge, pour ne pas dire en mains. Tous ses frères étaient devenus des combattants. On avait enterré l'ainé le mois précédent. Tué lors d'un raid de l'aviation, en riposte à un tir de rocket sur la colonie. Un tir parti du village. Les hommes de Dieu l'avaient élevé au rang de martyr, son corps avait été promené dans toutes les rues, porté sur les épaules de ses amis. Son portrait avait été affiché dans toutes les échoppes, sur les murs de la mairie, à l'entrée et à la sortie du village.

Elle n'oublierait jamais ce jour, le bonheur désespéré de sa mère, à la fois fière et accablée d'avoir enfanté un martyr. La douleur de son grand-père, mais surtout son indignation mal contenue. Il était le seul homme du village à ne pas avoir participé à la manifestation. Il ne voulait pas, disait-il, cautionner les agissements des hommes de Dieu qui allaient exploiter la mort de son petit-fils pour soutenir leur combat, pour verser le sang d'autres enfants... Il était mort quelques jours après.

Safia pensait à ce qu'elle allait accomplir. Elle n'entendait plus les rires. Elle marchait dans un monde étrange. Un monde vide, sans hommes, sans animaux, sans arbres. Un désert qui se fondait avec le ciel. Elle était seule. Il n'y avait plus de terre, plus de route, plus rien. Rien que la lumière qui faisait trembler l'horizon. Elle s'arrêta encore, leva la tête et regarda le ciel. Il était vide. Où était-il ce Dieu pour lequel il fallait tuer et mourir ?

Elle allait mourir... La mort, elle la connaissait bien ; elle habitait le village dont elle rythmait la vie, comme le faisaient le soleil, le jour et la nuit. Elle la côtoyait, mais jamais elle ne l'avait sentie si proche, si mystérieuse. Même quand les hommes de Dieu l'avaient habillée de blanc, elle avait pensé à sa mère, à la gloire qui allait rejaillir sur sa famille, au paradis promis, mais pas à la mort, pas à sa mort. Tout cela ressemblait tant à un rêve, à une tragédie dont elle ne serait que spectatrice. Pour la première fois, sur cette route, elle réalisait que c'était elle qui allait mourir et donner la mort. Mourir ? Que voulait dire ce mot ? On lui avait assuré qu'elle ne souffrirait pas. Qu'il y aurait un grand bruit et puis un grand silence blanc, un vertige tourbillonnant. Et ce serait fini. Fini ! Elle partirait loin, loin du village, loin de son grand-père, loin de Dimitri.

Dimitri, ... Elle tenta de retrouver le souvenir de son visage, l'éclat troublant de ses yeux qui s'attardaient toujours sur elle, la douceur de sa voix. Serait-il de faction à la frontière ? Pourrait-elle le revoir une dernière fois ?

Elle n'allait pas souffrir, ils l'avaient promis. Elle n'avait pas peur de mourir, parce qu'elle ne savait pas trop ce que cela voulait dire, mais elle avait très peur de souffrir... comme elle avait très peur de faire souffrir des enfants.

La souffrance lui était plus familière que la mort : Le bruit, la fumée, la poussière qui retombe sur les corps ensanglantés, elle avait vécu ce cauchemar le jour où un obus était tombé sur l'école du village.

Pourquoi Dieu acceptait-il que des enfants souffrent ? Était-ce un péché de scruter le ciel pour tenter d'y lire sa volonté ? La lumière lui brûlait les yeux, mais Dieu restait muet.

Pour accomplir la volonté de Dieu, elle allait tuer. Des hommes, des femmes, qu'elle ne connaissait pas. Peut-être des enfants ? Sur le marché, il y aurait peut-être des enfants. Non ! Elle ne pouvait pas faire ça. Mais pouvait-elle désobéir à Dieu ? Trahir les hommes du village, jeter l'opprobre sur sa famille ?

Elle n'en pouvait plus de toutes ces interrogations, elle avait hâte d'en finir. Ne plus penser. Marcher et ne plus penser.

La route soudain se mit à couler comme un fleuve que rien ne semblait pouvoir arrêter. Safia se sentait portée, entraînée par ce courant qu'elle ne maîtrisait plus, dominée par une hâte inconnue qui montait en elle et qui lui était étrangère. C'était la route qui maintenant lui dictait sa conduite et qui semblait vouloir décider de son destin. Elle la haïssait, mais comment résister à cette force mystérieuse qui montait du sol.

Soudain, les faubourgs de la ville émergèrent du nuage de lumière aveuglante qui flottait au-dessus de l'horizon. Les premières maisons et le check point étaient là, à portée du regard. Trois soldats gardaient le barrage. Safia était encore trop loin pour savoir si Dimitri était l'un d'eux.

Elle ne savait plus si elle souhaitait qu'il fût là ou pas. Comment pourrait-il l'aider, lui qui n'avait pas le droit de savoir, lui qui ne pouvait pas comprendre ? Comment lui expliquer ? Comment lui demander de l'aide ? Elle cherchait des phrases, des mots...des mots qu'elle ne connaissait pas, qui peut-être n'existaient pas mais qui pourraient la sauver.

Le Dieu de Dimitri n'était pas meilleur que le sien. Lui aussi tuait les enfants. Tous les Dieux se ressemblaient-ils ? N'y en avait-il pas un qui fût meilleur ? Et si tout cela n'était qu'un jeu, une terrible illusion et si le ciel était vide ? S'il n'y avait que les hommes, les hommes et leur funeste besoin de croire ? Safia réalisa soudain que cette route était la complice des ennemis de son grand-père, qu'elle ne la mènerait pas où il eût souhaité qu'elle aille. Elle réussit enfin à s'arrêter, à lui imposer sa volonté. Elle venait de comprendre où était son devoir, elle ne tuerait personne, sa mort ne servirait de prétexte à aucune représailles et sa famille ne connaîtrait ni la honte ni la vindicte des hommes de Dieu.

Safia quitta la route maudite et se mit à courir dans les champs de pierres, le sol fuyait sous ses pas. Elle courait... son sac ne lui pesait plus à l'épaule, le soleil venait à sa rencontre et quand elle fut loin de tout, elle passa la main sous sa robe et tira sur le petit cordon rouge. Seul Dimitri vit l'énorme champignon de sable blond qui monta vers le ciel.